166. Val-Richer, Dimanche 21 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Autoportrait, Discours du for intérieur, Enfants (Guizot), Pédagogie, Politique (Internationale), Portrait (Dorothée), Théâtre, Vie familiale (François)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-10-21
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe me lève au milieu d’un brouillard incomparable.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°198/221

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 469, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/313-317

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1594?context=pdf

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°166 Dimanche 21 Octobre 7 heures

Je me lève au milieu d'un brouillard incomparable. Je ne vois pas les arbres qui sont devant mes fenêtres. Quand je me reporte en Languedoc, en Provence, sous ce ciel toujours si pur où les regards s'enfoncent sans que rien, les gênes et dont pourtant ils n'atteignent jamais le terme, je ne conçois pas comment je ne suis accoutumé à ces caves du Nord. Et je m'y suis accoutumé et je dis qu'elles sont vertes et fraîches. Il est vrai qu'elles le sont, qu'elles ont leur beauté, et que la sagesse de l'homme consiste à savoir jouir partout de la richesse de Dieu. Je le pense. Je le fais. Et pourtant je regrette, mon soleil. Il sera plaisant en effet que l'Empereur ait fait en Allemagne tout ce chemin et tout ce bruit pour y venir chercher, un Leuchtenberg. Du reste, je ne sais si c'est parce que je demeure loin ; mais il me semble que ce bruit ne retentit plus du tout. Je n'en entends plus rien. Tout passe bien vite de nos jours. Des intérêts, des affaires, qui jadis auraient rempli des mois, obtiennent à peine des heures. Les choses s'en vont comme les personnes en chemin de fer. Je le comprends il y a vingt cinq ans, dans le temps des batailles de Leipzig. Mais aujourd'hui, nous ne sommes pas si riches, ni si pressés. Au fait, nous avons raison. Il ne faut pas regarder, longtemps, les petites choses, quand on a vécu dans les grandes.
Pour me distraire des petite choses, j'ai lu hier soir à mes enfants le Malade imaginaire. Vous n'avez pas d'idée de leurs transports de rire. Je posais mon livre pour les regarder. Je m'amuse de bon cœur avec mes enfants. Je jouis de leur gaieté. Mais je ne sais plus rire. Vous êtes et vous serez la dernière personne qui m'ait vraiment vu et fait aire. Par exemple je ne rirai pas demain. J'ai vingt personnes à déjeuner qui me prendront toute ma matinée. Je suis charmé que Pozzo vienne passer quelques mois à Paris. Je l'ai vu vous faire rire encore lui et Brougham. Comment a-t-il fait pour que sa maison ne soit pas confortable? Heureusement sa conversation le sera toujours. C'est donc à force d'esprit que Montrond se porte mieux. Il faut qu'il en ait vraiment beaucoup pour en conserver. Je causerai volontiers avec lui. J'ai besoin de causer. J'ai bien des choses à apprendre, et quelques unes à dire. Quoique vous m'ayiez admirablement tenu au courant. Vos lettres sont un miroir d'une vérité parfaite. Je n'ai jamais vu de source plus limpide que votre esprit. Rien ne le trouble et il coule toujours. Nous nous serons beaucoup écrit dans notre vie, beaucoup trop.
Avez-vous remarqué avec quel soin on a fait mettre dans les journaux que ce n'était pas la liste civile, mais l'Etat qui avait loué à M. Appony sa maison ? Il ne faut pas aller si vite au devant des propos. Est-il vrai que les Appony y soient déjà établis ? J'ai peine à le croire. Je suis curieux de voir comment on a arrangé cette maison-là. J'en aurais fait une habitation charmante. Je connais beaucoup l'hôtel Beanay que veut M. de Palhen. J'y ai vu le Président de la Chambre, M. Royer-Collard, et avant lui le directeur général des Ponts et Chaussées, Me Pasquier, je crois. C'est une assez grande maison, c'est-à-dire avec beaucoup de logement, mais rien de très grand, une cour médiocre, et si je ne me trompe une seule sortie. Deux millions me paraissent beaucoup. A la vérité il faut la meubler. Je n'y pensais pas. Ce n'est pas trop.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1594?context=pdf

10 heures
Je suis désolé que vous dormiez toujours si mal. Est-ce que je ne trouverai pas, quand je serai là, des moyen d’y mettre ordre ? Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 166. Val-Richer, Dimanche 21 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-21.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1594

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 21 octobre 1838
Heure7 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1594?context=pdf

n° 166 Dimanche 21 octobre 7 heures 469

42

Je me lève au milieu d'un brouillard incomparable. Je ne vois pas les arbres qui sont devant mes fenêtres. Quand je me reporte en Languedoc, en Provence, sous le ciel toujours si pur, où les regards s'enfoncent sans que rien les gêne et dont pourtant ils n'atteignent jamais le terme, je ne conçois pas comment je me suis accoutumé à ces caves du Nord. Et je m'y suis accoutumé! Et je dis qu'elles sont vertes et fraîches. Il est vrai qu'elles le sont, qu'elles ont leur beauté, et que la sagesse de l'homme consiste à savoir jouir partout de la richesse de Dieu. Je le pense. Je le sais. Et pourtant je regrette mon Soleil.

Il sera plaisant en effet que l'Empereur ait fait en Allemagne tout ce chemin et tout ce bruit pour y venir chercher un Leuchtenberg. Du reste, je ne sais si c'est parceque je demeure loin; mais il me semble que ce bruit ne retentit plus du tout. Je n'en entends plus rien. Tout passe bien vite de nos jours. Des intérêts, des affaires, qui jadis auroient rempli des mois, obtiennent à peine des heures. Les choses s'en vont comme les personnes, en chemin de fer. Je le comprends il y a vingt cinq ans, dans le temps des

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1594?context=pdf

bataille de Leipzig. Mais aujourd'hui, nous ne sommes pas si riches, ni si prodigues. Au fait, nous avons raison. Il ne faut pas regarder longtemps les petites choses, quand on a vécu dans les grandes.

Pour me distraire des petites choses, j'ai lu hier soir à mes enfans le Malade imaginaire. Vous n'avez pas d'idée de leurs transports de rire. Je posois mon livre pour les regarder. Je m'amusois de bon cœur avec mes enfans. Je jouis de leur gaîté. Mais je ne sais plus rire. Vous êtes le vous dans la dernière personne qui m'ait vraiment vu de ce fait rire. Par exemple, je ne rirai pas demain. J'ai vingt personnes à déjeuner qui me prendront toute ma matinée.

Je suis charmé que Pozzo vienne passer quelques mois à Paris. Je l'ai vu vous faire rire encore, lui et Brougham. Comment a-t-il fait pour que sa maison ne soit pas comfortable ? Heureusement, sa conversation le sera toujours.

C'est donc à force d'esprit que Montrond se porte mieux. Il faut qu'il ait vraiment beaucoup pour en conserver. Je causerai volontiers avec lui. J'ai besoin de causer. J'ai bien des choses à apprendre, et quelques unes à dire. Quoique vous m'ayez admirablement tenu au courant. Vos lettres sont un miroir d'une vérité parfaite. Je n'ai jamais vu de source plus limpide que votre esprit. Rien ne le trouble et il coule toujours. Nous nous verrons beaucoup écrit dans notre vie, beaucoup trop.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1594?context=pdf

Avez-vous remarqué avec quel soin on a fait mettre dans les journaux que ce n'était pas la liste civile, mais l'Etat qui avait loué à M. Appony sa maison ? Il ne faut pas aller si vite au devant des propos. Est-il vrai que les Appony y soient déjà établis ? J'ai peine à le croire. Je suis curieux de voir comment on a arrangé cette maison là. J'en aurais fait une habitation charmante.

Je connais beaucoup l'Hôtel Beauvau que vient M. de Pahlen. J'y ai vu le Président de la Chambre, M. Royer-Collard, et avant lui le Directeur général des Ponts et Chaussées, M. Pasquier, je crois. C'est une assez grande maison, c'est-à-dire avec beaucoup de logement, mais rien de très grand, une cour médiocre, et, si je ne me trompe, une seule sortie. Deux milliers me paraissent beaucoup à la vérité il faut la meubler. Je n'y pensais pas. Ce n'est pas trop.

10 heures.

Je suis désolé que vous dormiez toujours si mal. Est-ce que je ne trouverai pas, quand je serai là, un moyen d'y mettre ordre ?

Adieu. Adieu.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1594?context=pdf